

Québec français

Le français québécois, langue ou dialecte?

Laurent Santerre

Numéro 41, février 1981

URI : id.erudit.org/iderudit/57121ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Santerre, L. (1981). Le français québécois, langue ou dialecte?.
Québec français, (41), 26–27.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le français québécois, langue ou dialecte?

par laurent santerre

Le français québécois est une langue, et il est aussi un dialecte. Il en est d'ailleurs ainsi pour toutes les variétés de français et pour toutes les variétés de toute langue. Pour distinguer ce qu'on entend par langue et par dialecte, en voici des exemples ; d'abord des *langues* : le français, l'anglais, l'espagnol, le russe, l'italien, l'allemand, le grec, le chinois, le japonais, le montagnais, le juruba, etc. ; des *dialectes* : les dialectes anglais des États-Unis, ceux de la Grande-Bretagne, du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande ; les dialectes français de Paris, de Strasbourg, de Marseille, de Bruxelles, de Suisse, de l'Afrique du Nord, du Canada, de l'Île Maurice, de la Réunion, etc. ; les dialectes allemands du nord, ceux du sud, de l'Autriche, de la Suisse, etc. Si je m'en tiens au français et au Canada, il y a certainement les dialectes différents de l'Acadie et du Québec. À l'intérieur d'un même dialecte, par exemple celui de la région parisienne, il y a des variétés d'utilisation qui caractérisent ce qu'on appelle des *parlers*.

On ne peut pas dire qu'un homme connaît six langues quand il comprend l'anglais, le français, l'allemand, le parisien, l'italien et le québécois ; il connaît un certain nombre de dialectes de quatre langues. S'il parle allemand, il est fort possible qu'il comprenne les dialectes du nord de l'Allemagne, mais pas ceux de la Suisse ; il peut aussi parler un dialecte italien du nord et en comprendre plusieurs autres assez apparentés à celui qu'il connaît, tout en étant assez perdu, surtout au début, quand il descend en Sicile.

Tout le monde parle un dialecte

Les langues se divisent donc en dialectes ; il n'y a rien de péjoratif à parler un dialecte ; chacun parle un dialecte et du même coup il parle une langue. On ne peut parler une langue abstraite, sans caractéristiques régionales et personnelles, qui ne serait pas le dialecte d'une langue ; une langue est un système abstrait commun à ses dialectes ; du moment qu'on parle, on révèle sa langue, son dialecte, son idiolecte (ses caractéristiques personnelles), son sexe, son âge et beaucoup de sa personnalité, de son éducation, des relations interpersonnelles où l'on se trouve impliqué, etc. Heureusement, le langage n'est pas une fonction de robot. Quand je parle, on peut savoir que je suis francophone, québécois, et ceux qui me connaissent me reconnaissent, car je suis le seul à parler exactement comme je le fais ; je pourrais imiter un autre dialecte, même en garder des traits permanents ; je pourrais imiter quelqu'un d'autre, et ce faisant je n'ajouterais toujours qu'à mon dialecte et à mon idiolecte, mais cela ne pourrait durer indéfiniment dans toutes les situations. J'ai connu des amis qui craignaient de perdre leur dialecte à l'étranger ; ils peuvent se rassurer : il y a des traits dialectaux qui ne disparaissent que... quinze jours après la mort ! D'autres voudraient bien changer leur dialecte pour un autre plus prestigieux ; cela les amène à ajouter des variations à leur propre dialecte, en raison de l'attention et de l'importance qu'ils attachent au langage... Au fond, du point de vue linguistique, c'est-à-dire par

rapport au système entier de la langue, tous les dialectes d'une langue sont sur le même pied. Si certains dialectes ont eu un sort dans l'histoire, ou dominent dans les sociétés, ce n'est pas pour des raisons qui tiennent aux vertus de ces dialectes mêmes, mais pour des raisons économiques, ou politiques, sociologiques, autrement dit, sociolinguistiques. Les hommes fabriquent des langues comme les araignées font des toiles, au besoin ; et ce sont les sociétés qui les font vivre, changer, mourir.

Votre dialecte vous offre-t-il la possibilité de pratiquer plusieurs variétés de langage ?

Très probablement, surtout si vous parlez votre langue maternelle ; vous passez d'un niveau de langage à un autre, sans même vous en rendre compte.

Les langues, ou plutôt les dialectes, comportent infailliblement plusieurs niveaux de langage. Quand on pense à la grande variété des hommes et à la complexité des sociétés, il serait bien étonnant qu'il en soit autrement. En effet, il existe toujours des situations où l'on ressent le besoin de surveiller son langage ; alors on peut faire attention non seulement à ce qu'on dit mais aussi à la manière dont on le dit, vocabulaire, expressions, prononciation, structures de phrases compris ; c'est ainsi qu'un niveau de langage dit *surveillé* fait son apparition et s'impose, puis finit par être senti et reconnu comme tel par les

auditeurs. À l'opposé, nombreuses sont les situations où il n'est pas question de trop mesurer ce qu'on raconte et encore moins de se soucier du choix de ses mots et peut-être moins encore de la prononciation. Se faire comprendre est alors tout ce qui importe ; entre gens qui sont toujours ensemble, la loi du moindre effort l'emporte vite ; il serait même un peu bizarre de s'appliquer à articuler de longues phrases complètes dans des situations où quelques mots, le geste et l'inflexion de la voix peuvent en dire plus long et en un plus court temps qu'un discours surveillé ; ce niveau de langage est dit *familier*, celui qui est le plus souvent pratiqué.

Entre ces deux niveaux qui peuvent servir de points de comparaison, il s'en trouve plusieurs autres plus ou moins libres d'un côté, et plus ou moins surveillés de l'autre, selon les circonstances et selon les gens à qui l'on parle, selon ce dont on parle, selon l'humeur du moment, selon son instruction, son éducation et pour une bonne part selon l'image qu'on a de soi ou qu'on veut donner de soi à travers son comportement langagier. Au-delà du niveau surveillé, il est des situations, réelles ou factices, où l'on trouve des styles très recherchés, protocolaires et qui peuvent être sentis comme distingués par les uns, affectés par d'autres ; employés à mauvais escient ou laborieusement, ils peuvent être ridicules ou gênants. Parallèlement, au-delà du niveau détendu, il en est de négligés, relâchés, vulgaires et grossiers, nettement déplacés, à moins de circonstances exceptionnelles. Le niveau à pratiquer est celui qui ne se fait pas remarquer dans une situation donnée et dans un groupe homogène du point de vue sociolinguistique. Il faut être un connaisseur chevronné de sa langue et bien au fait des conventions de sa société pour pratiquer ces niveaux de langage avec aisance, et même pour en pratiquer un seul, le niveau passe-partout, en dehors de son milieu. Les niveaux sont commandés par les situations ; on doit les apprendre à l'école et dans les livres, mais c'est dans la société qu'on les pratique. L'école et la société sont ici des maîtres également indispensables.

Un même dialecte comprend un grand nombre de niveaux de langage, mais rares sont les locuteurs de ce dialecte qui peuvent les pratiquer tous, ou avec la même aisance. Les uns jugent d'ailleurs grossier ce que d'autres trouvent courant et ordinaire ; ou bien ce qui leur paraît du meilleur goût dans la bouche des uns, ils ne peuvent le supporter dans celle des autres. Ce qui convient à l'un ne sied pas à l'autre, et les jugements à ce sujet sont très variables.

La variation linguistique et les jugements qu'elle entraîne est un phénomène nécessaire des langues, mais trop peu reconnu ou accepté. Il faut savoir que ces niveaux de langage ne sont pas le fait ou le privilège des seules « grandes » langues à littérature écrite. Toutes les langues, bien mieux tous les dialectes d'une langue, ont leurs niveaux correct, courant, familial, négligé, paillard, injurieux, ou à l'opposé, soigné, recherché, cérémonieux, hautain, distingué avec ou sans manières, gentiment relevé ou pompeusement ronflant ou prétentieux, bourré de clinquants ou de clichés à la mode, etc., etc. On est parfois porté à penser que son propre dialecte ne favorise qu'un ou deux niveaux, les moins relevés, et que celui des autres a toutes sortes d'avantages sur le nôtre ; ce n'est pas étonnant, puisque plus d'une société déblatère contre son dialecte et trouve souvent celui des autres amusant ou intéressant, sans pour autant vouloir en changer. L'acadien de la Sagouine a la cote d'amour au Québec et en Europe, mais pas dans le quartier d'Antoine Maillet. Des Québécois pensent bien faire en copiant des traits du parler parisien que les Parisiens sont les premiers à fustiger et certains Français chez nous pensent de bon ton de parler comme nous en empruntant nos jurons.

Chose certaine, aucune société n'aime voir changer sa langue dans ce qu'elle croit être normatif ; tout changement est vu comme une détérioration ou une profanation. Les langues représentent des valeurs suprêmes dans les sociétés, et à juste titre. Mais elles ont toujours beaucoup changé, elles le font encore et le feront toujours ; j'entends les langues vivantes parlées ; il s'agit vraiment là d'une nécessité qui tient à la nature des hommes et au fonctionnement des sociétés.

Parlez-vous le français international ? Oui, sûrement.

Les dialectes d'une même langue se ressemblent beaucoup à leurs niveaux relevé ou soigné, ou simplement correct et ils permettent facilement la communication entre les régions où se parlent ces dialectes. Ces niveaux de dialectes différents constituent la langue internationale. Ainsi le français international est l'ensemble des niveaux soignés de tous les dialectes français. On parle le français international aussi bien avec l'accent québécois que strasbourgeois ou marseillais, avec celui des faubourgs de Paris qu'avec celui du XVI^e arrondissement. Le français international permet la communication orale et écrite entre

les nations francophones. C'est en cela qu'il est international, rien de plus.

À l'opposé, les niveaux de langage les moins surveillés sont ceux qui sont les plus marqués de régionalismes, d'expressions raccourcies et d'habitudes de prononciation, surtout d'accentuation, de rythme et d'intonation, qui déroutent les locuteurs des autres régions. À ces niveaux, les usagers de dialectes communiquent parfois difficilement entre eux, justement dans la mesure des différences dialectales en cause. Les niveaux les plus relâchés ont souvent des appellations péjoratives ; chez nous, c'est le joulal ; à Londres, c'est le cockney, aux États-Unis, le slang ; le schwab se dit de l'équivalent allemand. Les Français disent argot, mais il ne s'agit pas exactement de la même chose.

Quel français faut-il enseigner au Québec ?

J'y reviendrai peut-être dans des articles séparés pour la langue maternelle et pour la langue seconde. Je voudrais tout de même dire dès maintenant pour conclure qu'il faut enseigner tout le français québécois à tous ses niveaux parlés et écrits. Ce dialecte, qui participe du français à part entière, comme les autres dialectes participent de leur langue, ne peut être amputé d'aucune de ses parties. Une langue à laquelle on enlèverait, par impossible, un niveau d'expression le recréerait au besoin. Ce n'est pas le fait que les dialectes soient si variés et si variables dans une société qui suscite la controverse et des malaises, mais le fait que les niveaux de langage soient mal connus et surtout employés à mauvais escient, à contretemps, contre les convenances. On va à l'école pour apprendre ce qu'on ne sait pas, ou ce que la famille ou la société n'enseignent pas. Et ceux qui apprennent le français pour vivre chez nous ont le droit d'apprendre le français international, mais aussi le droit de comprendre tout ce qu'ils entendent dans leur milieu, même s'il ne leur sera jamais demandé de parler comme nous, parce qu'ils ne le pourraient pas ; ils ne pourraient pas davantage d'ailleurs parler comme les locuteurs d'aucune autre langue que la leur.

Une langue vivante dans une société est très complexe à tous ses niveaux, et chaque niveau n'est pas moins cette langue qu'un autre niveau, quoi qu'on en pense parfois. Il serait aberrant de s'interdire par parti pris l'usage du langage soigné ou du langage populaire. On n'a pas à se confiner au grenier ou au sous-sol quand on habite une maison à plusieurs étages. ■